

On dépose ensuite le corps sur le bûcher après lui avoir ôté ce qu'il avait de précieux ; ce sont des parens qui remplissent ce triste ministère. Ils jettent sur le bûcher du riz, du ghi, des fruits, du betel et de la bouse de vache desséchée. Le chef de la famille met le premier le feu ; il doit tourner le dos, et porter sur son épaule un vase neuf plein d'eau : quand le feu a pris, il laisse tomber le vase, et court se purifier dans la rivière ou dans l'étang voisin du cimetière. Les autres parens achèvent de mettre le feu, et le cadavre est consumé au milieu des cris, du son des instrumens et des chants funèbres.

Lorsque le bûcher est éteint, on l'arrose de lait, et l'on recueille les cendres que l'on va jeter dans une rivière ou dans un étang, et autant que l'on peut dans le même où furent jetées celles des ancêtres du défunt. Quelquefois ces cendres sont transportées à de grandes distances, et l'on s'estime heureux lorsque l'on peut porter celles de son père dans les fleuves sacrés tels que le Gange, la Crichna, la Djemna et autres. Souvent on abandonne les cadavres mêmes au courant des eaux où ils servent de pâture aux crocodiles. On voit sur les nombreux et larges bras du Gange inférieur flotter continuellement des cadavres qu'on a plongés dans ses ondes saintes qui lavent de toute souillure. Quelquefois, lorsqu'un Hindou

est prêt de mourir, ses parens et ses amis l'exposent sur les bords de ce fleuve, et le flux qui le fait déborder enlève et engloutit le moribond avant qu'il ait rendu le dernier soupir. Celui-ci, au lieu de se retirer, emploie ses forces défaillantes pour se traîner vers le fleuve, afin d'avoir le bonheur d'expirer dans ses eaux.

On en voit cependant qui cherchent à se sauver, soit qu'ils aient été exposés malgré eux, soit que l'approche de la mort leur rende, avec le désir de vivre, un peu de force ; s'ils échappent, ils ne peuvent plus rentrer dans leur caste ; ils ne peuvent plus faire société qu'avec les malheureux qui de même qu'eux se sont soustraits à leur sort. On assure qu'il y a près de la branche la plus occidentale du Gange deux villages uniquement habités par ces infortunés.

Les brahmes, lorsqu'ils y trouvent leur intérêt, ont le pouvoir de dévouer les malades à la mort ; cette horrible superstition coûte chaque année la vie à un nombre incroyable de victimes. Un Anglais passant dans un village près de Calcutta, aperçut une troupe de brahmes occupés à pousser dans l'eau un jeune homme de dix-huit ans qui se débattait entre leurs mains ; l'Anglais voulut par ses cris les forcer à renoncer à une action si inhumaine ; mais ils répondirent tranquillement : « C'est notre usage ; il ne peut plus vivre,

notre dieu lui ordonne de mourir ; » et ils ne se retirèrent qu'après que le jeune homme fut noyé.

« Il n'est pas impossible, dit M^{me} Graham, que d'avidés héritiers profitent de cet usage barbare pour se débarrasser d'un vieux parent qui vit trop long-temps à leur gré ; j'ai entendu dire à Calcutta qu'un jour un jeune Hindou, dont le père était malade depuis long-temps, vint dans la plus grande agitation trouver un Anglais pour le prier de lui conserver son père, qu'il aimait tendrement, et dont les brahmes et ses plus proches parens s'étaient déjà emparés pour le porter à la rivière d'où il ne serait plus revenu. L'Anglais s'empessa de suivre le brave jeune homme, et il eut le bonheur de sauver le vieillard. »

Les castes inférieures ne brûlent pas leurs morts ; elles les ensevelissent dans une grosse toile blanche, et les enterrent. Le deuil consiste à se raser la barbe, les moustaches et les cheveux, à l'exception de la touffe que l'Hindou porte toujours au sommet de la tête, à jeûner et à s'abstenir pendant quelques jours de l'usage du betel.

Les religions suivies par le reste des hommes recommandent des austérités et des pénitences, le brahmanisme seul permet le suicide ; on voit fréquemment les sectateurs de ce culte désolant se dévouer à la mort. C'est réellement le plus grand

triomphe que la superstition ait obtenu. Le suicide religieux est soigneusement représenté, et finit par être regardé comme le plus méritoire de tous les actes ; le tableau des récompenses et des châtimens de la vie future sont suffisans pour vaincre chez plusieurs personnes l'amour de la vie si naturel à l'homme. L'exemple le plus remarquable de ces sortes de sacrifices est celui des veuves qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris. Le respect profond que la femme a toujours eu pour le compagnon de son existence, la retraite étroite dans laquelle sa vie s'est passée, l'état de solitude et d'abandon qui l'attend dans un pays où, comme nous l'avons vu, les lois ne permettent pas un second mariage, telles sont les causes qui la poussent à cette résolution fatale. Les chastras disent que la femme qui se dévoue ainsi restera dans le ciel autant d'années qu'elle a de cheveux sur la tête, et le nombre de ceux-ci est estimé à trente-cinq millions.

La femme n'annonce son intention que lorsque les médecins ont désespéré de son mari ; dès qu'elle l'a fait connaître, ses voisins la traitent avec le plus grand respect, et lui font de grands présens. Dès que le mari est mort, elle répète sa déclaration et se baigne, se pare de ses vêtemens les plus précieux et de ses bijoux, et se fait peindre les pieds en rouge ; elle s'abstient de manger,

mâche du betel , et prononce sans discontinuer le nom du dieu de sa secte. Le tambour parcourt la ville ou le village en battant d'une manière particulière pour annoncer le sacrifice qui attire toujours un grand nombre de spectateurs.

Les brahmes ont soin d'échauffer l'imagination de la malheureuse victime en lui faisant boire d'une liqueur dans laquelle ils mêlent de l'opium. Enfin quand elle approche du terme fatal , ils ne manquent pas de la distraire par des chants où ils font l'éloge de son héroïsme. Il faut qu'elle paraisse au bûcher l'air tranquille et serein comme il convient à une femme qui est sûre que l'heure de sa félicité approche , et qu'elle va se joindre pour jamais à son mari dans une vie meilleure.

On se met en marche , les parens et les amis de la veuve l'accompagnent au son des tambours et des trompettes. Arrivée au lieu du sacrifice , elle répète d'après les brahmes plusieurs formules , et fait sept fois le tour du bûcher en y jetant du riz et des cauris ; elle embrasse ses parens et ses amies , distribue à celles-ci une partie de ses bijoux et de ses ornemens , et les console tandis qu'elles la bénissent , et la conjurent de demander à Dieu qu'il daigne leur accorder le même courage dans la même circonstance ; elle fait ses derniers adieux aux assistans , puis monte sur le

bûcher. Le fils ou le plus proche parent , détournant la tête , y met le feu , d'autres personnes concourent aussi à l'allumer ; une quantité de bois sec est jetée précipitamment par-dessus , et en un instant tout est en flammes. Quoiqu'il se passe près de deux heures avant que tout soit consumé , on ne suppose pas que la veuve puisse survivre plus de deux minutes.

En général ces victimes marchent à la mort avec une constance et une fermeté qui étonnent tous les spectateurs. Cependant il en est qui à la vue du bûcher veulent reculer ; il est trop tard , si elles essaient de fuir elles sont entraînées de force par leurs parens indignés de la honte qu'elles impriment à leur famille ; les brahmes qui les environnent les renversent sur le bûcher où leurs cris sont étouffés par les chants lamentables , les cris et le tumulte de la foule , et par le bruit des instrumens.

La femme qui a un enfant en bas âge , celle qui est enceinte ou dans son temps critique , ne peut monter sur le fatal bûcher. Ce sacrifice est également interdit à la femme d'un brahme mort dans un lieu éloigné de sa demeure habituelle. Les femmes des autres castes peuvent , dans ce cas , donner à leurs maris cette preuve de leur fidélité.

Les femmes des brahmes se sacrifient plus rarement que celles des chetuis. Celles qui survivent

à leur mari doivent sans exception renoncer au monde; la tête rasée et sans aucun ornement, elles sont vouées à un veuvage perpétuel sous peine d'être chassées de leur caste. Si l'époux vient à mourir avant que le mariage soit consommé, sa jeune veuve demeure également condamnée à un célibat perpétuel; cette loi que les femmes musulmanes de l'Hindoustan ont aussi adoptée, a souvent, comme toutes les institutions contraires à la nature, un effet opposé à celui que l'on s'est proposé; elle produit la dissolution et le libertinage.

Ces sacrifices des veuves sont anciens dans l'Hindoustan; on n'en connaît pas l'origine. Les Hindous en donnent pour raison que jadis les femmes se défaisaient de leurs maris par dégoût ou par inconstance. Les plus affreux supplices, ayant été insuffisans pour mettre un terme à ces crimes, les brahmes ordonnèrent que les veuves seraient brûlées en même temps que leurs maris, et par ce moyen les intéressèrent à leur conservation.

Les Anglais ont fait tout ce qui était en leur pouvoir dans les parties de l'Hindoustan dont ils sont les maîtres pour empêcher ces sacrifices affreux; ils n'y parviennent que difficilement. L'idée de ne savoir que devenir, de vivre pauvre, délaissée, méprisée, surmonte toutes les exhor-

tations adressées à ces victimes du fanatisme. Le meilleur effet que les tentatives des Anglais aient produit jusqu'ici, a été d'émouvoir la pitié de quelques hommes sensibles. Des Hindous très-doctes ont déclaré hautement que leurs lois religieuses n'ordonnaient pas expressément aux veuves de se brûler sur le corps de leurs maris défunts. Leur sentiment a été appuyé par un grand nombre de leurs compatriotes; mais un nombre égal, et surtout la caste des brahmes, tient opiniâtement à la conservation des anciennes coutumes, quelque absurdes, déraisonnables ou sanguinaires qu'elles puissent être.

Quand le feu qui a consumé l'homme et la femme est éteint, les ossemens sont, comme à l'ordinaire recueillis avec soin, renfermés dans des vases, et portés à une rivière sacrée où on les jette. Les brahmes font les jours suivans diverses cérémonies à l'endroit où le sacrifice a été consommé, ils l'arrosent de lait et d'eau sainte; quelquefois on y élève de petites chapelles. On voit que les brahmes comme prêtres président à tous les actes importans de la vie de l'Hindou: ils le reçoivent à sa naissance, ils consacrent son mariage, ils le conduisent en cérémonie au bûcher.

Les femmes de quelques tribus qui enterrent leurs morts au lieu de les brûler, se sacrifient aussi

d'une manière qui n'est pas moins cruelle ; les exemples en sont plus rares. Elles se font couvrir de terre et ensevelir toutes vivantes dans la fosse où l'on dépose leur mari.

Parmi les autres genres de suicide qui déshonorent la religion brahmique, on remarque celui qui porte des fanatiques à se faire écraser sous les roues du char d'une divinité, et notamment de Djaghrenâth. Écoutons le récit d'un témoin oculaire, Claude Buchanan, qui visita Djaghrenâth au mois de mai et de juin 1806.

Le temple de Djaghrenâth est dans l'Orissa près de la côte du golfe de Bengale. Avant d'y arriver Buchanan passa par Bouddrouck : « Quoique nous soyons à plus de cinquante milles de Djaghrenâth, dit-il, nous savons que nous nous en approchons à la quantité d'ossemens humains que depuis quelques jours nous avons vus épars le long du chemin. Nous avons été rejoints ici par de grandes troupes de pèlerins, peut-être au nombre de deux mille, qui sont venus de diverses parties de l'Hindoustan septentrional. Plusieurs d'entre eux à qui j'ai parlé m'ont dit qu'ils étaient depuis deux mois en route ; ils marchent lentement dans cette saison, la plus chaude de l'année, avec leurs femmes et leurs enfans. Il y a parmi eux des vieillards qui souhaitent de mourir à Djaghrenâth. Une quantité de pèlerins meurt sur la route ; leurs

corps sont généralement privés de la sépulture. Dans une plaine le long de la rivière, près du caravansérail de cette ville, il y a plus de cent crânes humains. Les chiens, les chacals et les vautours semblent ici vivre principalement de chair humaine. Les vautours sont privés à un point qui révolte ; ils ne quittent un cadavre que lorsque l'on est tout près d'eux. Bouddrouck est un lieu affreux ; de quelque côté que je tourne les yeux, je ne vois que la mort sous une forme ou sous une autre.

Depuis quelques jours, écrit-il de Djaghrenâth le 12 juin, des milliers de pèlerins m'ont accompagné ; ils couvrent la route à perte de vue, devant et derrière moi. Ce matin à neuf heures le temple de Djaghrenâth parut dans le lointain ; dès que la multitude l'aperçut elle poussa un cri de joie, se prosterna et l'adora. Pendant toute la journée je n'ai entendu que les acclamations successives des bandes de pèlerins. Du lieu où je suis je vois comme une armée campée à la porte extérieure de la ville de Djaghrenâth. Un poste militaire ne les laisse entrer que lorsqu'ils ont payé le droit de passe. J'ai vu aujourd'hui un dévot qui à chaque pas s'étalait à terre tout de son long pour mesurer la route jusqu'à Djaghrenâth ; c'est une pénitence qu'il regarde comme agréable à Dieu.

Lorsque j'approchai de la porte, les pèlerins se

pressèrent autour de moi, et poussèrent des cris comme ils faisaient toujours sur la route pour témoigner leur affection et leur respect. Leur nombre m'ayant alarmé, je regardai si l'escorte qui m'avait accompagné depuis Cottak était près de moi; elle se trouvait à plus d'un quart de mille en arrière avec mes domestiques et mon bagage. Les pèlerins criaient qu'ils méritaient des ménagemens, à raison de leur pauvreté, et qu'ils ne pouvaient pas payer la taxe; je ne me doutais pas de leur dessein. En ce moment, lorsque je n'étais plus qu'à quelques pas de la porte, un vieux sianasi qui depuis plusieurs jours avait marché à côté de mon cheval, s'approcha de moi et me dit: « Monsieur, vous courez des dangers, le peuple se prépare à se précipiter par la porte quand on l'ouvrira pour vous. » Aussitôt je mis pied à terre, et j'essayai de m'échapper d'un côté, il était trop tard. La foule était en mouvement, et avec un cri tumultueux se poussa impétueusement vers la porte. La garde qui était dans l'intérieur, voyant le péril auquel j'étais exposé, ouvrit la barrière, et la multitude forçant par ce passage, m'entraîna dans le torrent à une distance considérable, de sorte que je fus réellement porté dans Djaghrenâth par les Hindous eux-mêmes. Le nombre et la force de la foule augmentant, l'ouverture étroite fut bientôt étouffée par la

masse du peuple, je craignis qu'il n'y eût beaucoup de gens qui fussent suffoqués ou écrasés; mon cheval était encore au milieu d'eux. Tout-à-coup un des poteaux de bois de la porte céda et tomba à terre; circonstance qui probablement sauva la vie à plus d'un Hindou, car souvent il y en a plusieurs d'écrasés dans ces occasions.

Ce matin (14 juin) j'ai vu l'idole de Djaghrenâth, ainsi que celle de Balaram, son frère, et de Chouboudra, sa sœur; elles sont toutes les trois en bois, et assises sur des trônes à peu près de hauteur égale. Djaghrenâth a le visage peint en noir avec la bouche ouverte, et de couleur de sang; ses bras sont dorés, il est magnifiquement vêtu: les deux autres sont blancs et jaunes. J'ai visité le temple, construction prodigieuse et réellement proportionnée à l'empire immense de ce roi horrible. Les murailles et les portes sont couvertes de sculptures d'une indécence extrême. J'ai aussi parcouru la plaine sablonneuse qui est près de la mer, et qui, dans quelques endroits, est toute blanche des ossemens des pèlerins.

Je viens (18 juin) d'être témoin d'une scène que je n'oublierai jamais. Aujourd'hui à midi, jour de la grande fête, l'idole sortit de son temple au milieu des acclamations de plusieurs centaines de milliers de ses adorateurs. Lorsque Djaghrenâth fut placé sur son trône, la multitude poussa un

cri tel que je n'en avais pas entendu jusqu'à présent. Il continua avec la même force pendant quelques minutes, puis diminua insensiblement et cessa. Après un court intervalle de silence, un murmure lointain frappa les oreilles, tous les yeux se tournèrent du côté d'où il venait : c'était une troupe d'hommes, tenant des palmes ou des branchages à la main, et s'approchant à grands pas ; la foule s'ouvrit pour les laisser passer ; arrivés devant l'idole, ils se prosternèrent et l'adorèrent. La multitude jeta de nouveau un cri épouvantable, mêlé de sifflemens ; il glaçait d'effroi.

Le trône de l'idole fut placé sur un char colossal, ou une espèce de tour mobile qui avait près de soixante pieds de haut, et qui posait sur des roues, traçant de profonds sillons dans la terre à mesure qu'elles avançaient lentement sous le poids de l'énorme machine. On y avait attaché six grosses cordes de la dimension et de la longueur du câble d'un vaisseau ; elles servirent au peuple à la trainer. Des milliers d'hommes, de femmes, d'enfans, tiraient sur ces câbles, tous si serrés les uns contre les autres, qu'ils n'y pouvaient employer qu'une main. On fait déployer la force des enfans dans cette occasion, car on regarde comme une œuvre méritoire de mettre le dieu en mouvement. La tour était garnie de prêtres et de satellites de l'idole qui entouraient son trône ; on me

dit qu'il y avait près de cent vingt personnes sur le char. Cinq éléphans précédaient les trois tours ; ils étaient ornés de drapeaux et revêtus de caparaçons cramoisis auxquels pendaient des sonnettes dont le son retentissait à mesure qu'ils marchaient.

Je suivis la procession, marchant tout près de la tour qui, roulant avec difficulté, faisait un bruit terrible. Au bout de quelques minutes elle s'arrêta. Alors commença le service du dieu. Un prêtre se plaça vis-à-vis de l'idole, et chanta des stances obscènes au peuple qui, par intervalle, répondait. « Les chants, disait-il, font les délices du dieu : son char ne peut se mouvoir que lorsqu'on le satisfait par des chants. » Le char avança un peu, puis s'arrêta de nouveau. Un jeune homme d'une douzaine d'années chanta alors les louanges du dieu avec un accent et des gestes si lascifs, que le dieu fut content, et la multitude, jetant un cri de plaisir, fit aller le char avec promptitude. Quelques minutes après, il fit encore halte. Un vieux ministre de l'idole se leva, et tenant une longue baguette à la main, l'agita de la manière la plus indécente. J'étais révolté ; je sentais que je faisais mal en assistant à de pareilles turpitudes. Je me regardais comme une personne coupable sur laquelle tout le monde avait les yeux fixés ; j'étais sur le point de me retirer. Une scène différente allait commencer.